



LISE
DION

*Le secret
du coffre bleu*

RÉCIT



Libre  Expression

LISE DION

*Le secret
du coffre bleu*

RÉCIT

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

*Aux deux merveilleux petits-enfants
d'une grand-mère survivante, qui ont joué aussi
un rôle important dans la survie de leur mère.*

*Claudie et Hugo, pour que toujours
vous vous souveniez.*

LA DÉCOUVERTE

Depuis deux jours, je tentais de joindre ma mère par téléphone. Mais elle ne répondait jamais. Même si je savais qu'elle n'était pas souvent à la maison, j'étais inquiète. J'ai alors téléphoné au concierge de son immeuble et lui ai demandé de vérifier si elle était chez elle. Je voulais être rassurée, coûte que coûte. Il m'a répondu : « Pas de problème. Je vous rappelle dans quinze minutes. »

Une demi-heure plus tard, il ne m'avait toujours pas rappelée. J'étais morte d'inquiétude, comme une mère qui ne retrouve plus son enfant. Au bout de quarante minutes, le téléphone a fini par sonner. Le concierge m'a demandé de venir immédiatement, mais je voulais savoir, avant de partir, si ma mère allait bien ou si elle était malade. Il me répéta en insistant : « Venez tout de suite ! »

Pendant le trajet, j'ai imaginé le pire. Je la voyais étendue sur le sol, à plat ventre. Elle essayait péniblement d'atteindre le téléphone pour m'appeler et me demander de l'aide. Je me sentais mal, j'avais le cœur à l'envers, je pleurais sans arrêt et j'avais beaucoup de difficulté à me concentrer sur la route.

Lorsque j'arrivai devant l'immeuble, j'aperçus des policiers et des ambulanciers qui s'agitaient. À partir de ce moment, je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé. Je me rappelle que le concierge m'a serrée dans ses bras pour m'empêcher de rentrer. Il m'a expliqué, en prenant mille précautions, que ma mère était décédée depuis plusieurs heures. Il était préférable que je ne la voie pas dans cet état.

Un voisin de palier, qui la connaissait bien, m'a accueillie chez lui, en attendant que le père de mes enfants arrive et prenne la situation en main, car, moi, j'en étais incapable.

Ensuite, un policier et un ambulancier sont venus me rassurer. Ils m'ont expliqué que ma mère était morte d'une embolie pulmonaire et qu'au moment de sa mort elle avait déjà perdu connaissance. Quand ils sont entrés dans l'appartement, elle était simplement assise dans son fauteuil. Elle n'avait donc pas eu le temps de tenter de me joindre par téléphone, comme je l'avais imaginé dans mon scénario.

Leurs explications m'ont réconfortée. Ils m'ont aussi révélé que rien ne laissait croire qu'elle avait souffert avant de mourir. J'étais soulagée. Mais lorsqu'ils m'ont appris que son décès pouvait remonter à deux jours, j'ai été envahie par un immense sentiment de culpabilité. Et ce sentiment m'habite encore aujourd'hui.

Au bout de quelques heures, des employés de la morgue ont emmené le corps de ma mère. Ce n'est qu'à cet instant que je me suis décidée à pénétrer dans son appartement.

La première chose que j'ai aperçue, c'est sa robe de nuit qui traînait par terre, près du fauteuil dans lequel elle est décédée. J'ai eu un mouvement de recul. C'était au-dessus de mes forces. J'ai alors demandé au concierge et à mon mari qu'ils effacent toute trace susceptible de me rappeler les derniers moments que ma mère avait vécus avant de mourir.

Lorsque j'ai finalement pénétré dans son petit meublé, une forte odeur de putréfaction m'a assailli. C'était une odeur très particulière. Même si vous ne l'avez jamais respirée, quelque chose vous dit qu'il s'agit de celle de la mort. C'est comme le parfum d'une poudre de mauvaise qualité, qui vous lève le cœur, mais en même temps il y a la puanteur de quelque chose de froid en train de se décomposer.

J'avais l'impression que jamais je ne parviendrais à me défaire de cette odeur qui restait collée à mes narines et à mes vêtements. Mais ce qui était pire, c'était l'immense silence et le grand vide qui régnaient dans son logement. Je n'avais qu'une idée en tête : rassembler tous les documents nécessaires, le plus rapidement possible, et déguerpir.

Quand je repense à ces jours passés au salon funéraire, je réalise que j'étais dans un état second. Je n'avais qu'une envie : m'asseoir par terre et pleurer toutes les larmes de mon corps. Je me suis cependant efforcée de garder mon calme. J'avais sans doute peur que mon comportement paraisse un peu excessif, à cause de ma douleur, mais chacun vit son deuil à sa façon.

Avant que l'on referme le cercueil, j'ai voulu m'assurer que ma mère ne manquerait de rien

pour son grand voyage. En soulevant le satin qui recouvrait son corps, j'ai vérifié si on lui avait bien mis les bas de laine que j'avais apportés. Ma mère avait toujours froid aux pieds. J'aurais voulu l'envelopper dans une couverture chaude, mais je me suis retenue.

Pour moi, ma mère vivait encore et je ne réalisais pas que la vie s'était retirée complètement de son corps. Cela dura quelques heures. C'est pour cette raison que j'ai insisté pour qu'elle porte ses lunettes. Je voulais qu'elle puisse reconnaître ceux qui l'attendaient de l'autre côté, si jamais autre côté il y avait.

Mes enfants et moi avons déposé toutes sortes d'objets dans son dernier lit. Mes enfants lui ont offert des dessins et lui ont écrit des petits mots d'affection. Quant à moi, je lui ai écrit une longue lettre où je lui demandais, entre autres, de me faire signe de temps en temps. Surtout lorsque j'aurais quelques conseils à lui demander.

Nous avons aussi disposé autour d'elle, dans son cercueil, quelques photos de Maurice, son mari, et de leur mariage. Maurice a été l'amour de sa vie et, ainsi qu'elle le souhaitait, c'est à ses côtés qu'elle serait enterrée. Nous avons également déposé, près de sa tête, une photo de son frère Rosaire, qu'elle aimait énormément.

J'y ai aussi placé des tiges de *Salix iona*, ses fleurs préférées, qui appartiennent à la famille des saules. Elle les appelait tout simplement ses « petits minous ». Chaque été, elle en cherchait partout pour en faire des bouquets.

Mes enfants et moi, nous voulions qu'elle emporte avec elle toutes ces choses qui lui étaient

familiales. C'était notre manière de retarder la fermeture définitive du cercueil. Le responsable des funérailles ne semblait pas apprécier la manœuvre et il nous regardait drôlement. Nous étions incapables de nous résigner à la voir partir pour toujours.

Au cimetière, j'ai remarqué qu'il y avait de l'eau au fond de la fosse. Je suis devenue hystérique, je me suis mise à crier que le cercueil n'était pas étanche, que l'eau pouvait s'infiltrer à l'intérieur. J'ai même demandé qu'on pompe l'eau avant de descendre le cercueil de ma mère.

Les fossoyeurs, qui en avaient vu d'autres, n'ont pas bougé, et ils nous ont obligés à partir avant de le déposer en terre. Mes enfants trouvaient mon comportement plutôt étrange depuis le décès de ma mère. Je pense que je leur faisais un peu peur. Ils avaient onze et treize ans, et ne m'avaient jamais vue dans un tel état.

*

Vingt-quatre heures à peine après l'enterrement de ma mère, le concierge de l'immeuble où elle avait habité m'avisa qu'il était urgent que je « vide son logement ». Apparemment, un nouveau locataire était impatient d'y emménager.

« Vider », avait-il dit. Quel mot vulgaire et épouvantable ! On voulait me faire comprendre que la vie continuait et qu'une simple couche de peinture allait effacer toute trace de la femme admirable qu'elle avait été.

J'ai failli lui crier : « Vous ne l'avez sûrement pas beaucoup connue pour ne pas pleurer sa disparition

et pour me presser de jeter son âme dehors.»
Quand nous connaissons un immense chagrin, le quotidien des autres devient insupportable.

J'ai ramassé ce qu'il me restait de courage et j'ai pu, finalement, ouvrir la porte de son domicile. Si j'avais été accompagnée de frères et de sœurs, il me semble que cela aurait été plus facile. Même en sachant que, dans une grosse famille, il arrive fréquemment qu'on se dispute pour un simple bout de chiffon qui n'apparaît pas au testament, je trouvais très difficile de ne pas pouvoir partager ces moments dramatiques avec quelqu'un d'autre.

Lorsque je suis entrée dans l'appartement, l'odeur de la mort était toujours aussi présente. J'ai ouvert les fenêtres pour aérer. À l'intérieur, tout était figé, comme si le temps s'était arrêté depuis sa mort. Après un rapide tour d'horizon, je me suis rendu compte que la tâche s'avérait des plus difficiles : en quelques heures, je devais effacer à jamais les traces de sa présence dans ce logement où elle avait vécu presque huit ans.

Avant de commencer le déménagement, je me suis assise sur son lit. J'étais totalement désespérée. Je caressais les couvertures qui gardaient encore l'empreinte de son corps.

Je me demandais comment je ferais pour vivre sans elle. Même si j'avais trente-sept ans, j'étais encore son enfant, une enfant qui venait soudainement de perdre la sécurité, le réconfort et l'écoute de sa mère adorée. Il n'y aurait plus jamais personne pour me regarder comme si j'étais encore une petite fille, en me disant : « Enfant, tu étais comme ceci, tu adorais faire cela, ton père et moi

t'aimions tellement, etc.» Je ne pourrais plus jamais me réfugier chez elle.

Lorsque je lui rendais visite et qu'elle était dans la cuisine en train de préparer le repas, j'avais l'impression de revenir de l'école et de redevenir une enfant qui n'avait plus à assumer ses responsabilités d'adulte. Peu importent les problèmes dont je lui parlais, elle trouvait toujours des solutions ou me donnait des conseils pour les régler. Bien sûr, nous avons eu des différends, mais c'était pour mieux nous réconcilier par la suite.

Les yeux remplis de larmes, je scrutais les moindres recoins de sa chambre. Son parfum trônait encore sur le chiffonnier. J'ouvris la bouteille et j'en lançai un peu dans les airs afin d'embaumer la pièce, comme pour me rappeler qu'elle était toujours là. «Je l'utiliserai avec modération, me suis-je dit, une petite goutte de temps en temps, les jours de cafard, pour me reconforter.» Sur la commode se trouvait également son coffre à bijoux en cuir beige aux motifs dorés. Petite fille, et même adolescente, je passais des heures à le vider et à jouer avec ses bijoux, en les examinant attentivement un par un. Puis je les remettais délicatement dans les compartiments aux parois de velours. J'ai découvert, cachées dans un coin, mes deux dents de bébé qu'elle avait conservées. Je n'ai pu m'empêcher d'éclater en sanglots. Une magnifique photo de mon père occupait une place importante sur le bureau. Sur cette photo, il fixe l'objectif, en souriant tendrement. Ce sourire nous faisait craquer, ma mère et moi. Mon père est toujours resté présent dans la vie de ma mère, même si elle lui a

survécu vingt-sept ans. Elle répétait souvent que jamais elle ne revivrait une histoire d'amour semblable et c'est pour cette raison qu'elle avait préféré demeurer seule.

Très tôt, j'ai su que mes parents formaient un couple à part. Quand arrivait l'heure d'aller au lit, par exemple, ils redevenaient deux adultes sans enfant. Il n'était pas question que je dérange cette intimité, et pourtant j'ai bien essayé. Mes parents étaient en avance sur leur époque. Premièrement, ma mère, Armande, avait dix ans de plus que mon père. Deuxièmement, ils ont vécu ensemble plusieurs années avant de se marier, ce qui ne se faisait pas en ce temps-là, et cela causa un scandale dans la famille.

Ils étaient liés par une immense complicité et se parlaient beaucoup. Cela aussi était rare à l'époque. J'aurais tant aimé qu'elle m'en dise plus sur ce grand amour, pour que je comprenne pourquoi elle s'est effondrée à ce point lorsque mon père est décédé.

Toujours assise sur son lit, plongée dans mes pensées, j'imaginai ma mère entrant dans la chambre pour faire sa sieste comme tous les après-midi. J'aurais tant aimé m'allonger près d'elle et la prendre dans mes bras, pour ce dernier repos. J'en aurais profité pour la remercier de sa grandeur d'âme et, surtout, de son extrême générosité pour s'être occupée d'un enfant dont elle n'était même pas la mère biologique.

J'aurais aimé lui dire, une fois de plus, merci pour toutes ces heures passées, courbée sur sa machine à coudre, à confectionner des vêtements pour des

gens plus fortunés, sans parler des ménages qu'elle faisait dans des maisons privées, pour que la veuve qu'elle était devenue trop tôt puisse boucler ses fins de mois.

J'aurais voulu également lui exprimer ma reconnaissance pour tous ces sacrifices qu'elle avait faits pour moi. Combien de fois m'a-t-elle tendu la moitié de son repas en prétextant qu'elle n'avait plus faim, afin que je puisse me rassasier ?

Elle se serrait aussi la ceinture pour être en mesure de m'offrir des cadeaux à Noël. Je me souviens d'une bague qu'elle m'avait donnée un jour. Elle l'avait achetée à crédit en la payant 5 dollars par semaine. Je n'ai jamais réussi à me départir de ce bijou et l'ai porté jusqu'à l'usure.

J'aurais surtout voulu lui dire : « Ne t'inquiète pas, maman, je suis là, je resterai près de toi jusqu'à ce que tu fermes les yeux. Je tiendrai ta main jusqu'au moment où tu verras cette belle lumière que l'on nous promet, et jusqu'à ce que la main de celui que tu as tant aimé remplace la mienne... »

Je ne parvenais pas à me résoudre à emballer les objets de sa chambre, je ne faisais que pleurer tant la douleur m'accablait.

J'ai finalement décidé de commencer par la cuisine. Je n'avais plus envie de m'attarder, c'était trop difficile. De toute façon, je n'avais plus de temps à perdre, puisque dans quelques heures arriveraient les gens de son quartier, à qui je voulais donner les choses qui lui avaient appartenu. Ma mère aurait sans aucun doute été d'accord avec moi.

Sur la table, j'ai aperçu son sac à main et je l'ai lentement libéré de son contenu. Cela me gênait

énormément, c'était comme accepter que ma mère soit partie pour de bon. Entre rires et larmes, à mon grand étonnement, j'ai découvert des objets qu'elle m'avait volés. Au cours des dernières années, j'ai souvent été victime de ses petits cambriolages. J'ai ainsi retrouvé, dans une pochette, mes boucles d'oreilles en argent que je pensais avoir perdues et un pendentif en verre multicolore qui attirait son attention chaque fois que je le portais. En faisant le tri de ses vêtements, dans les tiroirs de sa commode, j'avais d'ailleurs trouvé un chandail, une robe de nuit et même une paire de chaussures qui m'appartenaient.

Dans son porte-monnaie, j'ai découvert une vieille photo d'elle et de moi prise dans un photomaton, lors de l'Expo universelle de 1967. J'avais douze ans. Nous riions toutes les deux. Je me suis remise à pleurer. Ma mère avait ce sourire des jours heureux. Son sourire n'avait rien de forcé comme pour une photo officielle.

Je pouvais affirmer que nous avions une belle relation, ma mère et moi, malgré le fait que, quelquefois, elle m'aurait voulue pour elle seule, et que cela produisait des étincelles. Étrangement, nous avons commencé à éprouver une grande complicité alors que j'étais adolescente, mais cette amitié traduisait, en réalité, son désir de possession. Elle était jalouse du temps que je passais avec mes amis.

Ma mère avait également un côté tigresse. Elle aurait pu facilement devenir violente si quelqu'un avait voulu s'en prendre à moi. Quand j'étais triste, elle était capable de me décrocher la lune. Je me souvenais qu'un jour, n'en pouvant plus de me voir pleurer sur mes problèmes de poids, elle proposa

d'acheter un produit miracle qui pouvait me faire maigrir. Mais la vente de ce produit était illégale au Québec. Elle était donc capable de mettre de côté son intégrité pour trouver une solution à mon désarroi. Par contre, elle était très rancunière. Je craignais par-dessus tout ses colères. Lorsqu'elle était fâchée contre moi, il pouvait se passer des jours sans qu'elle m'adresse la parole. Je détestais ce genre de situation car, après la mort de mon père, nous n'étions que deux dans la maison. Son silence et son indifférence devenaient rapidement insoutenables.

La plupart du temps, cependant, nous étions bien ensemble. Nous étions gourmandes et avides de nouvelles découvertes dont elle était toujours l'instigatrice. Par exemple, nous allions à l'Exposition universelle toutes les fins de semaine. Nous n'avions pas beaucoup d'argent, mais, en autobus et en métro, nous avons pu visiter Montréal d'est en ouest et du nord au sud.

Le dimanche, nous allions parfois à la Gare centrale, juste pour sentir l'ambiance et observer les voyageurs. Elle avait une grande passion pour les voyages, mais nous n'avions pas les moyens de prendre le train. Alors, nous venions à la gare pour rêver.

Passionnée de culture française, elle m'initia au cinéma français à travers lequel je fis la connaissance des plus grands acteurs et actrices. Parfois, je m'absentais de l'école, avec sa complicité, naturellement, et elle m'emmenait dans les grands magasins, comme Eaton, Morgan et Dupuis Frères. Elle m'enseignait comment être élégante et combiner les vêtements, toujours avec bon goût. Elle

m'apprenait aussi à distinguer un parfum de qualité d'un mauvais. Pour elle, ne pas avoir d'argent ne voulait surtout pas dire avoir l'air misérable. Il était toujours possible, et même nécessaire, de se vêtir convenablement pour bien paraître. C'est ainsi qu'elle m'a appris les bonnes manières. Ma mère avait de la classe. Elle adorait les vêtements chics et de bon goût, les bijoux et les chaussures fines, mais, n'ayant pas les moyens de se les offrir, elle se satisfaisait d'une simple séance de magasinage. Elle ne se gênait pas pour tâter les beaux tissus sur les mannequins, examinait attentivement la coupe et les coutures d'un morceau qui l'avait séduite, afin de pouvoir dessiner le patron et le fabriquer elle-même à la maison. Elle insistait également sur la durabilité d'un vêtement.

Les chaussures faisaient également partie de ses préoccupations esthétiques. Lorsqu'elle essayait une paire qui lui plaisait, elle défilait devant la vendeuse avec la moue de celle qui n'est pas encore décidée. Nous étions les seules, ma mère et moi, à savoir que ces chaussures n'étaient qu'une illusion de plus. Elle revenait à la maison, comblée de ce qu'elle avait vu. Elle oubliait rapidement tous ces objets convoités et se montrait satisfaite de ce qu'elle possédait.

Vers la fin de sa vie, pendant nos séances de magasinage, il lui arrivait de voler, à mon insu, quelques menus objets. Elle ne me les montrait qu'une fois à l'extérieur du magasin. Elle a ainsi volé des lunettes de soleil, une poupée Barbie pour ma fille et des outils dont elle n'avait aucunement besoin. Elle a déjà dérobé un tournevis juste pour la

beauté de son manche de plastique bleu. Moi, je ne savais pas ce que je devais faire avec une personne de quatre-vingts ans qui s'adonne au vol à l'étalage. Il aurait sans doute fallu revenir au magasin et demander à parler au gérant, puis la forcer à lui remettre son butin. Mais je ne voulais surtout pas avoir honte de ma mère, et je préférerais de loin être sa complice.

Dans sa cuisine, il y avait beaucoup de vaisselle chinoise à emballer. Cela s'explique. Très souvent, nous allions manger dans le quartier chinois. Pour ma mère, c'était le nec plus ultra. Une de ses amies, plus en moyens qu'elle, l'invitait quelquefois à manger au restaurant. Chaque fois, Armande choisissait le Chinatown. C'était alors jour de fête, et nous revêtions nos habits du dimanche. Lorsque je goûte à la cuisine chinoise, je ne peux m'empêcher de penser à elle.

Une fois la cuisine vide, je suis retournée dans la chambre à coucher. En sanglotant, j'ai défait son lit et respiré l'odeur des draps une dernière fois.

Il ne me restait que le gros coffre bleu à délivrer de son contenu. Le mystérieux, l'insondable, l'intouchable coffre bleu qui m'a intriguée durant toute mon enfance, parce qu'il était toujours fermé à clé. Il était interdit de l'ouvrir, sous peine de punition grave. Petite fille, je n'osais même pas imaginer le genre de sanction qu'elle aurait pu m'infliger.

Craintive, je me suis approchée lentement du coffre, avec la clé retrouvée au fond de son sac à main, dans une petite pochette de velours où se trouvait également une statuette de la Vierge Marie.

J'avais peur de l'entendre me gronder. J'ai soulevé doucement le grand couvercle. Le silence était lourd, mais aucune réprimande n'est venue le briser. L'odeur de la naphthaline me montait au nez. C'était sans doute le meilleur remède pour empêcher les mites de transformer ma robe de baptême en gruyère.

Il y avait des boîtes contenant mes souvenirs d'enfance, plusieurs photographies, dont celles de mon père dans un camp de l'armée. J'ignorais qu'il avait fait son service militaire. Il y avait aussi des photos de ma mère prises par mon père, ici près d'un bateau ou assise sur le fuselage d'un avion, là appuyée sur une voiture en fumant une cigarette. Ces images traduisaient l'amour immense qu'il avait pour ma mère et constituaient une preuve de plus de leur évidente complicité, surtout lorsqu'elle fixait l'objectif.

Il y avait également quelques souvenirs de mon séjour à l'orphelinat. Une photo me montrait en compagnie d'une infirmière au regard tendre, à qui je souriais. Ces photos avaient sûrement été prises le jour où Armande et Maurice étaient venus me chercher. Ma mère gardait aussi dans ce coffre les papiers officiels de mon adoption. Je ne les avais jamais vus auparavant. On y lisait la date de mon départ de la crèche d'Youville, en avril 1956, sept mois après ma naissance. Je savais que j'avais été adoptée, mais je ne pensais pas avoir passé tant de temps dans cette institution.

Au fond du coffre, il y avait une boîte noire, de grandeur moyenne. À l'intérieur se trouvaient plusieurs images pieuses, un étui de velours contenant



un chapelet noir passablement usé par les mains qui l'avaient égrené, un missel écorné, de même couleur, des médailles de différents saints, dont saint Christophe et saint Joseph, et surtout beaucoup d'images et de petites statues de la Vierge Marie.

Au fond de la boîte, je découvris une photo de ma mère avec son frère Rosaire. Elle était vêtue en religieuse ! Je n'en croyais pas mes yeux. Pourtant, c'était bien elle ; je la reconnaissais, malgré son jeune âge ! Le voilà sans doute, son grand secret... Mais il y avait d'autres secrets que la boîte ne tarderait pas à me livrer. Des papiers, rédigés en allemand, faisaient état de son arrestation. C'était à n'y rien comprendre et j'avais de la difficulté à me concentrer pour tenter de déchiffrer ce qui était écrit sur tous ces papiers jaunis par le temps. Sur l'un d'eux, ma mère était sommée d'obéir aux ordres, sous peine de mort.

Je venais de basculer dans un autre univers, celui de la Seconde Guerre mondiale. De nombreuses questions m'envahissaient sans que je puisse pour l'instant trouver les réponses adéquates. Comment ma mère avait-elle pu être engagée dans ce conflit ? J'avais toujours cru, jusqu'à ce jour, que sa vie avait été, somme toute, assez tranquille.

Comme tout le monde, j'avais entendu parler de cette guerre inhumaine, j'étais au courant des atrocités commises, mais que ma propre mère ait été impliquée dans cette aliénation me bouleversait. Ma mère serait-elle une victime de la Seconde Guerre mondiale ? Les papiers parlaient bien d'Armande Martel, ma mère adoptive. Ils



Ordonnance

Vous devez vous considérer à partir de ce moment
comme détenue. Vous ne devez plus quitter votre
appartement, on viendra vous chercher. Vous devez
emporter des vêtements chauds.
Toute tentative de se soustraire à cette ordonnance
entraînera la peine de mort.

Rennes le 5.12.1940

Mme. Amélie Martel

Mlle.
31 rue d'Antrain

Rennes



Der Kreis Kommandant
I.V.

Hauptmann
Hauptmann.

témoignaient de son arrestation par les Allemands, à Rennes, en Bretagne...

Une première question me vint : est-ce que ma mère était juive ? Et que faisait-elle en Bretagne ? Selon son certificat de baptême, elle était née à Chicoutimi, le 6 avril 1912. Heureusement, il y avait d'autres documents dans la boîte, qui pourraient apporter des réponses à mes questions sur sa présence en Europe.

Du coup, ma mère devenait une véritable héroïne, un personnage central de ce conflit. Je voyais ma mère en prisonnière rebelle, devenue par je ne sais quel hasard une résistante, une combattante. Je savais qu'elle possédait le caractère qui lui avait permis de sortir vivante de ce conflit.

Au fond du coffre, je découvris autre chose : une enveloppe volumineuse qui contenait cinq cahiers cartonnés, attachés avec un ruban blanc jauni par le temps. Sur les cinq cahiers, un même titre, écrit par ma mère : *Pour que toujours je me souviennne.*

Ma mère y avait joint une lettre qui m'était destinée.

Ma Lison,

Si cette lettre se retrouve entre tes mains, c'est que je ne suis plus là, puisque, de mon vivant, tu n'avais pas le droit de toucher à ce coffre bleu. Tu as sûrement ouvert la boîte que j'avais déposée sur l'enveloppe qui contient les cahiers, et découvert les deux passeports sans photos. J'ai arraché moi-même ces photos, pour t'empêcher de découvrir certaines choses.

À ton père, j'ai caché une partie de ma vie, surtout mes années de vie religieuse, que je voulais garder

secrètes. Quand il est mort, j'ai décidé de t'écrire mon histoire à travers ces cahiers pour qu'après ma mort tu saches ce qu'aura été ma vie. Je te lègue donc mes secrets qui te permettront, je l'espère, de mieux comprendre certains de mes agissements.

Je ne sais pas où j'ai trouvé la force de vivre tout ce que je te raconte dans ces pages...

Je veux que tu saches que je t'aime et je souhaite que tu puisses t'en sortir dans cette vie si dure parfois. Profite de toutes les occasions de bonheur ! C'est mon plus grand souhait.

En lisant mon récit, surtout ne pleure pas mon passé, je l'ai déjà pleuré. Je continuerai de veiller sur toi, ma Lison.

Maman

J'étais abasourdie et je savais, avant même de commencer à lire ces cahiers, que ma mère me léguait une histoire exceptionnelle.

Cette trouvaille me donna l'énergie nécessaire et la paix intérieure pour terminer la mission que je m'étais proposée : distribuer tous ses biens. Je pouvais enfin inscrire le mot « fin » sur sa vie. Son autre vie, celle qui était remplie de secrets, je l'emmenais avec moi, dans ce coffre bleu. C'était là un héritage qui n'avait pas de prix, un trésor que j'étais impatiente de découvrir.

*

J'ai transporté chez moi le gros coffre bleu métallique aux coins en laiton et l'ai installé dans ma chambre. Il avait fière allure au pied de mon lit. Je savais qu'il ne me quitterait plus, car il contenait

l'essentiel de la vie de ma mère, que je commençais à découvrir.

Le soir même, j'ai entrepris la lecture des cahiers. J'ai débranché tout ce qui pouvait sonner, fermé les rideaux, verrouillé les portes. J'étais pressée et je n'ai même pas pris la peine de créer une ambiance propice à la lecture. Je suis restée enfermée pendant deux jours.

Au moment d'ouvrir le coffre, je fus prise d'un véritable vertige en pensant à ce que j'allais découvrir dans ses cahiers. Je m'apprêtais à vivre une expérience inoubliable en levant le voile sur une partie de l'existence de ma mère, demeurée secrète à ce jour.

J'ai toujours vu ma mère comme une femme ordinaire qui travaillait et vivait de façon modeste. Elle devait rentrer chez elle le soir, épuisée par sa journée. Je la croyais plongée dans une routine ennuyeuse. Il m'était arrivé à plusieurs reprises de lui poser des questions sur son passé, mais elle trouvait toujours mille et une façons de ne pas me répondre. Je savais maintenant qu'elle avait certaines choses à cacher...

*

Puisqu'elle m'a invitée à le faire, je désire donc rendre publique cette histoire incroyable.

Armande sera notre guide, grâce à ses cahiers.

Bonne lecture! On se retrouve plus tard.

« C'est incroyable de pouvoir lever le voile sur une partie secrète de la vie de ma mère. Je vous invite à me suivre dans cet univers surprenant. »

À la mort de sa mère adoptive, l'humoriste Lise Dion découvre, dans le coffre bleu qui a bercé son imaginaire d'enfant, des documents étonnants concernant la vie de cette femme qu'elle a tant aimée. Lise a alors voulu comprendre ce que sa mère avait vécu. Elle a pu, en s'appuyant sur des témoignages et sur des faits historiques concernant la Seconde Guerre mondiale, tisser l'histoire de sa mère en entre-mêlant la vérité découverte dans le co' re et une fiction très proche de la réalité. Armande se dévoile et laisse un héritage inestimable à sa fille unique, qui a choisi de le partager avec son public.



Selon elle, Lise Dion n'est pas auteure. Elle a pourtant écrit des centaines de lignes à titre de scripteure depuis plus de vingt ans. Des milliers de spectateurs l'ont également acclamée comme humoriste. Elle a en outre signé la mise en scène de plusieurs spectacles. *Le Secret du coffre bleu* est son premier livre.